

Léla Chikhani-Nacouz Philippe Aractingi

Métier de
femmes
Métier de
mères

Essai



© 2014. Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction sont réservés pour tous pays.

Éditions Dergham
www.dergham.com

ISBN : 978-9953-579-64-1

À mon père

Table

Prologue	15
Première partie: La mort occultée	
Théo	19
Mona	33
Fatima	51
Oum Hassan-le-courageux	77
Oum Tareq	99
Oum Georges	121
Deuxième partie: L'héroïque banalité	
Beyrouth	145
Dalal	165
Beyrouth, l'amour	181
... Et Théo	187
Épilogue	203
Remerciements	209

« Si l'homme restait toujours vierge, nul fruit ne viendrait de lui. Pour devenir fécond, il faut qu'il soit femme. Femme? C'est le mot le plus noble qu'on puisse adresser à l'âme... »

Mâitre Eckhart, *Traité et Sermons*

CET ouvrage retrace l'histoire d'un documentaire réalisé au Liban, l'été 1991, pour France 2, alors Antenne 2 «Envoyé Spécial», par une équipe libanaise.

L'enquêteur tente de comprendre ces femmes et mères libanaises qui vivent leur féminité à travers la guerre et recherchent, en elles-mêmes, dans la sublimation métaphysique ou alors dans la folie, la fuite d'une réalité insupportable: la mort violente d'un être cher.

Mais, malgré ses doutes et ses contradictions, par-delà l'amour qu'il voue à sa mère, Théo, le jeune réalisateur, en compagnie de Nadia sa coscénariste, effectue un voyage dans l'abîme, une sorte d'itinéraire de la maternité.

Plus que le rapport de divers vécus sensibles et particuliers, plus qu'une étude caractéristique d'ethnies spécifiques, ces pages sont une recherche primordiale, puisqu'elles sont une quête de l'amour, celle des mères et celle du fils.

Beyrouth, le 5 janvier 1992

Prologue

Au commencement, était la Terre.

Au commencement, était la Mère.

Et la Terre enfanta le Ciel qui devait ensuite la couvrir. Le Ciel donna naissance à tous les dieux.

La Terre symboliquement s'oppose au Ciel comme le principe passif s'oppose au principe actif. Elle est la nature dense, il est l'esprit subtil; elle est l'obscurité, il est la lumière. C'est l'obscurité et la nature dense qui enfantèrent la lumière et l'esprit subtil.

Nous étions partis deux enquêteurs, habillés de l'objectivité, munis de la technique et de la science. Croyant en notre force, en notre neutralité, sous l'éblouissante lumière du soleil. Peu à peu, nous fûmes amenés à nous défendre, puis à nous inquiéter, enfin à nous remettre en question. La science ne pouvait être garante de l'immunité dans l'ombre où nous nous mouvions, celle de la mère et celle de la terre. Nos mères, notre terre.

La Terre est initialement le Chaos. La materia prima, la matrice originelle. Elle est au principe

de toute vie et, dans son obscurité, engendre les sources, les métaux, les minerais. Elle est base vitale, celle qui porte les racines :

*« Vos femmes sont pour vous comme des champs. »
(Le Coran, 11, 223)*

Et ce champ se féconde par l'actif. Les gouttes de sang d'Adonis, le Héros tué, tombent sur le sol. Naissent alors de la terre, des roses et des anémones rouges comme son sang.

Mais si la Terre est commencement, elle est aussi achèvement. L'homme est de terre et à la terre indifférenciée, il retourne.

Elle est, par là, ambivalence : naissance et destruction, vie et mort, délivrance et anéantissement. Mère de toutes les possibilités.

La Terre humaine est le lieu où se cristallisent les désirs. L'arène des combats, l'espace des conflits. Elle est la scène de la dualité individuelle ; de même qu'elle est la topique matérielle des antagonismes entre les peuples.

La Mère est le lieu où se cristallisent les désirs de l'homme. La scène où se projette sa dualité. Elle est le principe vers qui il tend et celui qu'il tente de détruire.

Première partie

La mort occultée

Théo

Sur la route cahoteuse, dont l'asphalte brûlant ne se voyait plus que par taches tant il avait été brisé par les obus, une voiture nerveuse se frayait, par saccades, un chemin à travers l'embouteillage, suivie de près par un Van où s'entassaient des techniciens et leur matériel de tournage ; les hommes chahutaient et riaient. Dans la voiture, par contre, le jeune homme – pourtant exubérant à l'ordinaire – et la femme mûre assise près de lui se taisaient. Le chant de Barbara Hendriks « *Sometimes I feel like a motherless child* »¹ accrochait aux sièges et, par les fenêtres, débordait sur le pavé.

En ces moments, où le monde est trop las du Liban ; où la guerre du Golfe s'estompe déjà des actualités ; où celle de Yougoslavie commence pareille à un recommencement ; ce jeune homme et cette femme, qui ne se connaissaient pas,

¹ *Sometimes I feel like a motherless child*: parfois je me sens comme un enfant sans mère.

entreprenaient une œuvre sur le Liban, comme une gageure, comme un défi à la mémoire. Car la violence change de lieu, sans changer de face. Et la guerre – la leur – se vit tel un prélude à celle d'autrui. Le Liban était, pour eux, comme le dernier barrage à la libanisation de l'Europe; la Yougoslavie déjà. Mais le syndrome concernait aussi la Russie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan; la Bohême, la Moravie et la Slovaquie, et d'autres populations de l'Est. Et pourquoi pas les Basques de l'Ouest? Et partout l'exacerbation du racisme.

Négligeant les combats et le terrorisme si banalisés par les médias, c'est un autre Liban qu'ils désiraient pénétrer. Ils allaient vers la souffrance; celle des mères. La douleur exerce une sorte de fascination morbide qu'ils ressentaient. Voyeurisme ou hymne de gloire, qu'est-ce donc qui les déterminait? Aucune fraîcheur apaisante ne venait atténuer l'angoisse suffocante du soleil resplendissant.

Elle le regardait. Théo – jeune réalisateur – était venu à elle, lui proposant de l'accompagner pour un voyage à travers le Liban «des mères», avait-il précisé. Un poète faisant appel à une scientifique. Il avait vingt-sept ans à peine, un menton, comme la bouche, hésitant entre la fermeté qui s'y dessinait déjà, et les rondeurs de l'enfance pas encore estompées. Des yeux noisette, inquisiteurs, drôles, attendrissants derrière ses lunettes rondes; un nez curieusement fin dans ce grand visage au front plat et large. Il était plus intéressant que réellement beau, grâce à cette mobilité

de tous ses traits. Jamais posée, son expression se transformait à chaque moment. Elle était triste, gaie, enfantine, mature, sérieuse ou ironique, pensive, primesautière ou réfléchie. Mais perpétuellement interrogative. Son grand corps et ses grandes épaules, sa démarche assurée et son attitude en avant, contrastaient avec les nuances sensibles que prenait son visage.

Elle, par contre, était réservée dans son expression comme dans son attitude. Nadia avait atteint la quarantaine et semblait presque sévère avec son visage large, fortement marqué qui ne s'adoucissait qu'au menton, et son front haut et bombé accentué par une coiffure ramenant les cheveux vers la nuque. Son nez droit et puissant tranchait avec son regard profond, légèrement myope, qui se portait sur les êtres et les choses avec une douceur bienveillante.

Les voitures se dispersaient, l'asphalte se régularisait. Ils roulèrent plus librement et s'engouffrèrent dans le tunnel de *Nahr el-Kalb*¹, dont le blocage consumma les lieux de rupture dans les camps chrétiens². Le jeune homme haussa le volume de la radio; la musique de « parfois, je me sens comme un enfant sans mère » cogna les parois et revint sur les visages comme un souffle pénétrant les pores.

¹ *Nahr el-Kalb*: « fleuve du chien », traduit littéralement.

² Ligne de démarcation au cours des combats de 1990 entre les milices chrétiennes et l'armée du Général Aoun.

Mais Théo et Nadia restaient inquiets. D'une inquiétude dissemblable. Lui pensait à son film; elle à cette entreprise folle qui consistait à comprendre les mères. À voir par leur regard. Devrait-elle déjà lui parler de l'enfer dans lequel il s'aventurerait? Pourquoi avait-elle donc accepté de l'accompagner, troquant son métier de psychologue contre celui de scénariste? Lui s'attachait à l'idée exaltante de l'amour des mères; c'est qu'il les sentait à travers la sienne qu'il adorait. Elle, lucide, voyait l'efficacité de leur toute-puissance.

– Là! s'exclama Théo, redevenu enthousiaste et plein de verve, je croise les doigts, la chance est avec nous; voilà un signe.

Ils venaient d'apercevoir, à la sortie du tunnel, un envol frémissant de mouettes; mais elles disparaissaient déjà à l'horizon... Nadia restait muette. La mer, comme un lac calme et profond, la Méditerranée prolongement de cette terre, les accompagnait. Lui, vocalisait et s'extasiait, confiant en son œuvre, en lui-même, dans le destin qu'il lisait dans la paume de sa main. N'était-ce donc pas un sacrilège de dévoiler la douleur des êtres? Elle n'en était pas certaine. Elle aussi est femme, elle aussi est mère. Elle pressentait la blessure future. Mais le Liban gagnait la partie en elle, dans ce dilemme qui opposait son intimité à l'indifférence du monde.

Ils partirent ainsi côte à côte, lui dont le métier est de dire, elle dont le métier est de taire. Elle, sur la pointe des pieds; lui, toujours en avant;

ils partirent vers le deuil et l'abnégation; peut-être. Ils devaient rencontrer la puissance et la responsabilité.

Le vert pays luisait doucement au milieu des contrées désertiques qui l'entouraient, goulues. L'aube pointait, il n'était pas encore cinq heures, que d'or il se ciselait, donnant aux satellites qui le filmaient l'image d'une âme. Comme des flaques, pourtant, apparaissaient les zones des combats et les canons aux gueules béantes. La mort semblait aussi banale à la science qu'à ceux dont elle était devenue le quotidien. Cependant, elles étaient là; des femmes pareilles à des îles flottantes au milieu de l'indifférence, si semblables à cette terre, portant en elles l'histoire d'une résignation.

Elles étaient venues à l'aurore, symbole de toutes les possibilités, signe de toutes les promesses. C'est par centaines qu'elles s'avançaient à travers la vaste pinède, leurs corps noirs voguant dans la brume matinale, bleutée, ouatée, effilochée. Elles s'arrêtaient, se penchaient et se lamentaient; puis s'adossaient aux tombes de leurs fils, épuisées.

Des cris étouffés jaillirent d'une poitrine, d'une autre. D'une autre encore. Les cris se propagèrent, s'enflèrent et se répercutèrent. Une géométrie de sons bizarres couvrit la nécropole. Puis, comme une clameur terrible, parvinrent jusqu'aux cieux. Les mères célébraient le jour des Morts, la *Adha*, commémoration du sacrifice d'Isaac par Abraham,